

NATHAN WACHTEL
Traces de mémoire marrane

Extrait de [*Sous le ciel de l'Eden. Juifs portugais, métis & indiens. Une mémoire marrane au Pérou ?*](#) Chandeigne, 2020

Malgré les tableaux précédents, qui témoignent d'une situation complexe, l'on parvient néanmoins à découvrir à Celendín des traces de mémoire marrane, mais elles sont ténues, fragmentaires et en grande partie effacées. Ceci pour diverses raisons. Tout d'abord, une enquête de terrain dans la région de Cajamarca au cours des années 2016-2018 paraît bien tardive : les témoins parlent en effet de l'époque de leur grand-père, de leur grand-mère, il ou elle racontait tel épisode, faisait tel geste, pratiquait telle coutume. Ce sont généralement des souvenirs d'enfance, des informations transmises par ouï-dire, traces fragiles d'un monde disparu. Dans les années 1970-1980 encore, il eût sans doute été plus aisé de recueillir des éléments mieux conservés d'une mémoire marrane.

À quoi s'ajoute un autre facteur, qui vient compliquer l'analyse des données : comme on l'a vu en suivant la quête religieuse de Segundo Villanueva, il s'agit de la forte implantation dans la région, surtout au cours de la seconde moitié du xx^e siècle, de diverses Églises évangélistes, notamment adventistes, lesquelles s'inspirent avec ferveur, tant pour les croyances que pour les rites, de l'Ancien Testament. Ainsi l'adventiste du septième jour, en restaurant le samedi comme jour de repos et de sabbat, ne peut manquer de brouiller l'interprétation des composantes du souvenir. – L'on retrouve une situation analogue au sud-ouest des États-Unis (en particulier dans l'État du Nouveau-Mexique) et dans les régions septentrionales et centrales du Mexique (par exemple dans le Nouveau León et à Venta Prieta), où l'interférence d'une importante influence adventiste et d'une éventuelle mémoire marrane crée une réalité complexe qui a donné lieu à de vives polémiques.

Voici un exemple de la fugacité des traces d'une mémoire marrane à Celendín. L'auteur de l'article « L'origine juive-portugaise de la population de Celendín » (publié en commémoration du bicentenaire), Daniel Quiroz Amayo, était décédé depuis quelques années et, lors de mon premier séjour en 2016, j'avais eu un entretien avec sa fille, Socorro Quiroz Rocha *. Celle-ci rappela dans son récit certains souvenirs de la *hacienda* de sa famille paternelle, située dans la vallée du Marañon, et dont les activités participaient aux échanges entre d'un côté la sierra, et de l'autre les basses terres amazoniennes. Ces souvenirs confirmaient également que les ancêtres de Daniel Quiroz Amayo étaient probablement arrivés dans la région de Celendín en compagnie de Raymundo Pereyra, en remontant la voie du Marañon. Une précision de doña Socorro complète ce tableau de manière cohérente : les membres de la famille Quiroz, de même que les proches de Manuel Silva Rabanal, sont de fervents et pieux catholiques.

Tout au long de notre entretien, doña Socorro avait répété combien elle regrettait l'absence de sa mère, alors en voyage à Lima : « Ma maman, expliquait-elle, en sait beaucoup plus que moi sur l'article de mon père. » Aussi bien, lors de mon séjour à Celendín l'année suivante, ai-je mis le plus grand soin à organiser un entretien avec la veuve de Daniel Quiroz Amayo, doña Betty Rocha de Quiroz (généralement désignée, avec déférence, comme « la Profesora Betty »). Lors de mon passage à Cajamarca sur le chemin de Celendín, j'avais rencontré une cousine de cette dernière, laquelle m'avait révélé quelques détails prometteurs. Par exemple : « Son père l'appelait affectueusement "ma petite marrane" (*mi pequeña*

marranita) ». Il convient de préciser ici que le père de la Profesora Betty, Alfredo Rocha Zegarra, avait été un peintre de grande réputation (en même temps qu'essayiste, journaliste, musicien), qui à la manière des gens de Celendín avait fréquemment voyagé dans les Amériques et en Europe. Et comme l'on préparait cette année la commémoration du centenaire de sa naissance, j'avais maintenant la chance de pouvoir rencontrer sa fille.

Après un premier rendez-vous différé, vint enfin l'entretien avec la Profesora Betty. Celle-ci était très courtoise, fort aimable et parlait d'abondance, mais surtout des deux sujets qui la préoccupaient légitimement : d'une part la conservation des papiers et documents qu'avait laissés son mari, et d'autre part les préparatifs pour la célébration du centenaire de la naissance de son père. Et il paraissait impossible de faire glisser la conversation vers les thèmes qui m'intéressaient plus directement. Au bout d'un certain temps, après avoir improvisé un semblant de transition, j'osai demander :

- « Et pourquoi votre père vous appelait-il “ma petite marrane” ? »
- « Ah, je ne sais pas ».
- « Vous ne lui avez jamais demandé ? »
- « Ah, ça ne m'est jamais venu à l'esprit de lui demander ! »

La Profesora Betty ne niait pas la véracité du diminutif affectueux et avança même une hypothèse : « S'il m'appelait ainsi, c'est peut-être parce que, même petite, j'ai toujours été un peu grosse (*gordita*). » Et elle n'en dit pas davantage.

Puis, avant notre départ, elle nous fit visiter sa belle maison de style colonial, qui avait aussi été celle de son père. La grande salle de réception était un véritable musée, empli de souvenirs et de tableaux d'Alfredo Rocha Zegarra. Quand la Profesora Betty nous montra la chambre qui avait été celle de ses parents, nous remarquâmes que la porte était ornée d'une magnifique étoile de David. Je demandai :

- « Que signifie cette étoile ? »
- « Je ne sais pas, c'est une décoration. »

Et nous n'en sûmes pas non plus davantage.



Décoration de la chambre du peintre
Alfredo Rocha Zegarra.

© Photo : Jacqueline Wachtel

Sur la question du jour de repos hebdomadaire, l'enquête est rendue difficile en raison de l'implantation adventiste dans la région. Plusieurs témoins, que l'on peut considérer extérieurs à cette influence, font état de la séquence suivante : l'on allume bien une bougie le vendredi soir ; le samedi est dit jour de repos, mais aussi de grand nettoyage de la maison, et les femmes vont à la rivière pour laver le linge ; puis le dimanche l'on va évidemment à la messe.

Un bon exemple de ce type de mémoire, dont on peut dire qu'il comporte quelque chose de marrane, est fourni par l'entretien avec Victor Manuel Paredes Jimenez, qui en outre

offre une excellente transition (comme on va voir) vers un autre thème important. Écoutons ce passage de l'entretien :

- N. W. : « Avez-vous entendu parler de coutumes particulières parmi les anciennes familles de Celendín ? »
- V. M. P. J. : « Oui, par exemple le samedi, dans certaines familles, comme la mienne, on faisait le nettoyage complet de la maison, des lits, du linge, les groupes de femmes apparentées allaient laver le linge au Rio Grande. On l'avait tous les samedis, c'est une coutume juive. »
- N. W. : « Y avait-il aussi quelque chose le vendredi ? »
- V. M. P. J. : « Oui, bien sûr. Il y avait le candélabre, comme une menorah, ma famille avait le candélabre et mon grand-père l'allumait les vendredis et les lundis. »
- N. W. : « Pourquoi les lundis ? »
- V. M. P. J. : « Par exemple pour un saint. Le samedi on nettoyait la maison, et le dimanche on allait à l'église. Mon grand-père était un homme très catholique ; il participait régulièrement aux processions, il était actif dans les organisations catholiques. Mon grand-père, par exemple, quand il sortait de la maison, il touchait le côté droit de la porte, puis il se signait. C'est un geste que j'ai toujours remarqué chez lui. »

Le geste ici décrit apparaît comme une des bonnes surprises de l'enquête. On observe en effet qu'il surgit spontanément dans le récit de don Victor Manuel, sans que j'aie à poser de question. De fait, la question que je n'avais pu éviter de poser portait sur le vendredi, et au fil de ses explications don Victor Manuel est amené à rappeler que, malgré le candélabre du vendredi (et du lundi), son grand-père était profondément catholique. Et pour illustrer cette ferveur catholique, l'exemple qui lui vient aussitôt à l'esprit est celui de la coutume quotidienne de toucher le chambranle droit de la porte en sortant de la maison, suivie d'un signe de croix.

Mais ce geste, considéré par le témoin comme éminemment catholique, ne rappelle-t-il pas, paradoxalement, la coutume juive de toucher la *mezouzah*, accrochée sur le chambranle droit de la porte, puis de poser un baiser sur le bout des doigts ? Nous serions ici en présence d'une coutume véritablement syncrétique, et bien marrane, combinant loi de Moïse et loi de Jésus, où le signe de croix vient en quelque sorte christianiser le rituel juif de la vénération de la *mezouzah*. Mais le geste du toucher de la porte se perpétue comme un réflexe, un automatisme qui effectue une manière de synthèse entre judaïsme et christianisme.

Ce thème syncrétique est confirmé par d'autres témoins, qui ajoutent quelques variantes. Ainsi Leonidas Silva Montellanos précise que le chambranle de la porte est parfois orné par l'image d'un saint, ou doté d'un petit récipient empli d'eau bénite. Il explique encore qu'on touche le côté droit de la porte en entrant et en sortant de la maison, mais l'on ne se signe qu'en sortant, lorsqu'on s'apprête à affronter le monde extérieur. Soit divers moyens pour christianiser le geste de toucher la *mezouzah*, lequel donne lieu à Celendín à un cas original de mémoire marrane inconsciente.

Il est intéressant en ce point de faire un rapprochement avec une coutume, observée par Seith Kunin dans plusieurs villages situés au nord du Nouveau Mexique, dans les actuels États-Unis³². Les populations de ces villages comportent généralement deux groupes de personnes, les unes s'identifiant comme crypto-juives, et les autres non : ces identités restent discrètes, implicites, mais sont connues de tous³³. – Or, dans ce contexte, ceux qui affirment une identité crypto-juive fixent des croix métalliques sur le montant des portes de leur maison, afin d'obéir au précepte biblique qui recommande d'inscrire la parole de Dieu au seuil d'une maison juive. Aussi bien ces croix métalliques ne sont-elles pas, en l'occurrence, signes de christianisme, mais au contraire de judaïsme : selon les informateurs, elles jouent le rôle d'un masque dissimulant des pratiques *ladinas*, et sont considérées comme

équivalentes à des *mezouzah*. L'auteur ne décrit pas de geste particulier de vénération à l'égard de ces croix, mais il interprète la coutume en question comme une manière de « bricolage » syncrétique, combinant un héritage crypto-juif et un objet rituel chrétien (réinterprété).

C'est également dans ce champ thématique que l'on peut inscrire la coutume domestique, à la fois banale et très caractéristique, qui consiste, lorsqu'on procède au nettoyage de la maison, à balayer de la porte extérieure vers l'intérieur : cette manière de faire, clairement qualifiée de « crypto-juive » dans la documentation inquisitoriale, aurait précisément pour but, en son principe, de ne pas profaner l'emplacement sacré du seuil et de la *mezouzah*. – C'est clairement l'explication qu'en donne aussi Leonidas Silva Montellanos, lorsqu'il évoque cette coutume de balayage que l'on pratiquait dans la maison de sa grand-mère *.

Est-ce à un processus en quelque sorte inverse que l'on peut attribuer les particularités notables de certains édifices religieux dans la province de Celendín ? Rappelons ici, en effet, l'insistance du même Leonidas Silva Montellanos sur le fait que la chapelle du hameau de Chaquil, dite de Santa Ana, dans le village de José Galvez, où il est né, a longtemps été dépourvue de croix à l'extérieur du bâtiment *. Et nous savons par ailleurs que l'église du village de Sorochuco n'est pas consacrée à un saint, mais directement au Père éternel.

Au terme de ce chapitre, revenons aux membres des groupes qui se sont convertis au judaïsme en 1989 et en 1991. La plupart ont fait leur *alya*, et l'on retiendra ici certains passages de l'entretien avec Hector León Chigne, qui n'a pas émigré lui-même et réside à Cajamarca, tout en faisant des voyages annuels pour rendre visite à ses enfants et petits-enfants en Israël.

À propos de l'arrivée des Juifs au Pérou, don Hector relate une version qui certes peut surprendre, mais dont on retrouve des éléments chez d'autres témoins. Selon cette version, les Juifs seraient arrivés au Pérou à l'époque de Francisco Pizarro : ils avaient été envoyés par « la reine d'Espagne » pour travailler dans les mines. Mais ils s'allièrent avec les Indiens, et quand les Espagnols voulurent les punir et persécuter, les Juifs s'enfuirent pour se réfugier à Celendín et jusque dans la forêt amazonienne, (ils coupèrent le pont de cordes au-dessus du Marañon après leur passage). Par la suite, pendant un siècle, les Juifs restèrent séparés des Indiens, pratiquant des mariages endogames, puis commencèrent les processus d'unions exogames, de sorte que la plus grande partie de la population est aujourd'hui métisse. Et en manière de conclusion, don Hector se prend lui-même comme exemple, désignant de la main son propre visage :

– « Je suis moi-même métis. Regardez mon visage, j'ai une tête de *cholo* ! Mais regardez mes yeux, je suis *zarco* * !

Et don Hector a effectivement les yeux bleu-vert. Puis il ajoute :

– « J'ai le sang mêlé. Ma foi juive vient de la partie juive de mon sang. »

C'est une considération qui fait en quelque sorte écho au souci des descendants du lieutenant-colonel Raymundo Pereyra qui ont conservé le « y » de leur nom de famille. Dans quelle mesure une mémoire marrane a-t-elle été transmise à Hector León ? Il est né lui-même dans la province de Contumaza, voisine à l'ouest de celle de Celendín (dans le même département de Cajamarca). Il est difficile d'évaluer dans quelle mesure cette région a reçu une influence adventiste. Mais don Hector assure fermement que dans la maison de ses parents on ne

consommait ni porc, ni cochon d'Inde (*cuy*), ni sang ; il évoque la bougie du vendredi, le repos et shabbat le samedi, et il décrit les mêmes coutumes funéraires à propos de la veillée des endeuillés assis sur des nattes ou à même le sol. Il rappelle également les recommandations que lui faisait son père, qui non seulement lui conseillait d'éviter d'aller à l'église, mais encore répétait des formules bien souvent entendues, familières en milieu marrane :

« Souviens-toi que Dieu est Seul et Unique. Les saints ne sont que des morceaux de bois ! »

Quant à l'autre témoin qui avait fait partie de la congrégation *Israël de Dios*, Agustin Araujo Quiroz, son récit évoque, au fil d'épisodes suggestifs aux rebondissements surprenants, la figure charismatique de Segundo Villanueva et illustre les violentes controverses religieuses qui opposaient les fidèles jusque sur les chantiers des travaux de bâtiment *. Don Agustin appartient lui aussi au fond métissé de la population péruvienne, son origine est pleinement rurale (il a commencé à garder les moutons dès l'âge de 6 ans), mais il ne manque pas de rappeler que deux de ses arrières grands-parents étaient *gringos* (c'est-à-dire « blancs »), et que « le frère de [sa] grand-mère avait les yeux bleus ». Aussi bien affirme-t-il avec conviction la continuité, dans la région de Celendín, d'une spécificité juive aisément identifiable :

«[...] il y a beaucoup de descendants à Celendín, à Mamachuco, et encore plus à l'intérieur du pays. À la manière d'être, à la façon de parler, on reconnaît que ce sont des Juifs [...]. Maintenant, quand je vois des Juifs, je reconnais la manière d'être de mon oncle, et je dis : oui, c'est vrai, il y a ici une descendance juive. »

Le processus même du métissage permet ainsi à don Agustin, comme à son ami Hector León Chigne, d'attribuer sa foi juive « à la part juive de son sang ».

Nathan Wachtel, [*Sous le ciel de l'Eden. Juifs portugais, métis & indiens. Une mémoire marrane au Pérou ?*](#) Chandeigne, 2020.